Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 11

Artikel: Le belion à Coraillon
Autor: Marc
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-223823

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

70e Année. — N° 11. Fondé par L. MONNET et H. RENOU Samedi 14 mars 1931.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
Pré-du-Marché, 7

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

Abonnement { Suisse, un an Fr. 6., six mois, Fr. 3.50
Étranger, port en sus.
Compte de chèques postaux II. 1160

Annonces { 30 centimes la ligne ou son espace.
Réclames, 50 centimes.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

CONSOLONS-NOUS... TOUT PASSE !

Causerie à bâtons rompus.

On a parlé un peu partout, en Suisse et en France, de la « crise du français ». On croirait, à lire les journaux et à écouter les conférenciers, que c'est de l'an de grâce 1931 que datent les solécismes, les fautes de style, les énormités orthographiques qui émaillent lettres et articles. Un vocabulaire nouveau s'est élaboré chez les jeunes et le grand-père qui déclarait mélancoliquement :

« On prétend que mon petit-fils est intelligent. Je n'en sais rien. Nous ne parlons pas la même langue. »

exprimait les sensations de beaucoup de parents qui ne sont pas encore des aïeux. L'argot peut sembler amusant dans la bouche des très jeunes. Plus tard, il paraît grotesque. Cette torture de la langue française, taxée chose insignifiante, a suscité une levée de boucliers. M. Duhamel est venu nous parler de nos « maladies de langage » et a tenu sous le charme de sa parole simple, originale et spirituelle un nombre incroyable d'auditeurs.

Jamais notre Aula ne vit foule plus dense et plus attentive ! Impossible de fermer les portes. Trop de retardataires s'étaient installés dans le vestibule et recueillaient au passage quelques phrases égarées.

Nous avons fait, en écoutant le célèbre écrivain, notre examen de conscience. Oui, nous employons à tort et à travers ces mots-fétiches dont notre conversation est farcie. Des MAIS, signes d'un esprit critique. L'abus de cette conjonction me remet en mémoire un amusant dialogue entre un pasteur, — décédé depuis longtemps — et sa trop zélée paroissienne :

« Votre sermon m'a beaucoup édifiée, MAIS...

Et les remarques pointues de fondre comme grêle sur le malheureux ministre, incapable de placer un mot pour sa défense.

DONC dénote un esprit enclin à la logique et ne parvenant pas à la conclusion.

D'AILLEURS cherche vainement à se disculper.

PEUT-ETRE est la marque d'une âme scrupuleuse qui s'inquiète d'une affirmation trop précise.

N'EST-CE- PAS ? — la maladie de M. Duhamel lui-même, il l'a confessé, — révèle un touchant besoin d'étayer sa conviction sur celle de son prochain.

Quant à ce terrible BREF dont les plus diserts font un constant usage, il annonce un discours long comme un jour sans pain.

Que nous voilà couverts de confusion en reconnaissant nos manies, indices de notre caractère ! Frappons-nous la poitrine et reconnaissons que nous ne savons pas nous exprimer simplement et clairement. Nos écrits abondent en répétitions et nos paroles aussi. Je me souviens d'un homme d'esprit qui gâtait ses plus amusantes anecdotes en les redisant avant que ses auditeurs aient cessé d'en rire. Une pensée peut être répétée avec profit, une plaisanterie jamais !

Seuls, les amoureux s'adressant à l'objet de leur flamme, ont le droit, — que dis-je ? le devoir — de rééditer les tendresses que chacun d'eux croit avoir inventées. Mais, affirme-t-on, et la ruine des papetiers semble le prouver, les amoureux n'écrivent plus de nos jours. Ils se servent du banal téléphone ou de la carte postale qui dit si peu et si vite. Les longues lettres de ma grand'mère, oubliées dans un grenier, et sur lesquelles, assise sur une vieille caisse, j'ai passé jadis des heures enchantées, feraient hausser les épaules à la prosaïque jeune génération.

« On est copains les deux ! » entendais-je déclarer l'autre jour. Et il s'agissait de deux nouveaux fiancés !...

Le vingtième siècle ne donnera pas de rivaux à Mme de Sévigné, et c'est tant pis pour la langue française... et les amoureux.

En écoutant la conversation d'une jeune personne, déclarant que le sport seul captivait ; uniquement ski, canotage, tennis, natation, etc., je comprenais la réflexion d'un vieux monsieur à mes côtés :

— Si c'est là la femme moderne, j'aime mieux l'ancienne.

Où auraient-ils le temps d'apprendre à parler purement leur langue maternelle, ces jeunes ou ces demi-jeunes qui ne rêvent que foot-ball, hockey, autos et motos et rentrent la nuit au logis, fourbus, impuissants à savourer autre chose qu'un journal illustré, entre deux bâillements ?

Le Sport est une divinité implacable qui réclame, de ses fidèles, un culte intégral. Tout doit être sacrifié à ce Moloch moderne.

Consolons-nous. Cette mode passera comme tant d'autres et les êtres futurs se souviendront qu'ils ont un cerveau et que cet organe a des droits.

Tous les engouements et les marottes s'évanouissent et font place à d'autres.

Je revois encore l'air dédaigneux d'une jeune fille proclamant d'un ton d'oracle :

« Nos cheveux resteront courts. Ce n'est pas une révolution, c'est une évolution ».

Que pense-t-elle, à l'heure qu'il est, des chignons accrochés artificiellement aux boucles qui s'obstinent, en dépit de la mode, à ne grandir que d'un centimètre par mois ? Il est plus facile de détruire que de rebâtir ; les chimériques constructeurs d'une société nouvelle en font une fois l'expérience.

Qui aurait cru revoir nos incommodes jupes d'autrefois, après le règne des robes qui ne commencent jamais et finissent tout de suite ?

C'est pourquoi, à l'encontre de M. Duhamel et de tant d'autres doctes professeurs, je ne me lamente nullement sur cette carence de la plume ni sur nos entorses journalières à la belle langue française. Encore quelques années et il sera de bon ton d'imiter, non les « précieuses ridicules », mais les écrivains de choix. L'argot semblera le plus absurde moyen d'expression et nos écoliers apprendront à parler et à écrire correctement.

Nous pourrions peut-être leur donner le bon exemple ? Essayer de corriger autrui ne servira qu'à nous faire passer pour des êtres parfaitement désagréables. Mieux vaut nous débarrasser d'abord de nos maladies de langage. Qu'en pensez-vous ?

F. Gt.

LE BELION A CORAILLON

PU pas vo dere que Coraillon n'avâi pas quartettâ sta vèprâ que l'ètâi venu âo *distri*. Quand Coraillon desâi que l'allâve âo distri, l'ètâi po espliquâ que l'avâi dâi coumechon à fére pè la capitâla dâo distri, iena dâi dize-nâo de noûtron canton, que sâi Alyo, Aveintse, Cossouné, Mâodon, Mordze âo bin Etsallein. Et pu, quand lâi vegnâi, l'è su que l'avâi on bocon lo bourla-cou lo leindèman.

L'ètâi dan grantenet aprî la né tsesâite que Coraillon s'è décidâ de modâ po l'ottô. Lè clliére, su lè tserrâire, l'ètant allumâïe dza du bin dâi z'hâore, mîmameint que dein clli distri, quand l'è lo momeint de cilioûre lè cabaret, clliousant assebin onna clliére su duve.

Ma fâi, vo séde que lo momeint lo pllie pénâbllio quand on è restâ on bocon âo cabaret, l'è lo premî quart d'hâora. L'è on précaut que que mè l'a de.

Coraillon s'è dan met à troupenatsî su iena de clliâo petite tserrâire que sant de la part de cé et de la part de lé de la granta. L'appelant cein dâi *trottoir*, Coraillon lâo desâi dâi *galoppoi*, po cein que l'ètâi tâ et que faillâi allâ rîdo. On vayâi pas mé bî que l'arâi failliu. Cein sè pâo bin que l'avant dètyeint duve clliére su trâi.

L'affére l'è pas tant mau zu vè le doû premî potî que la clliére ne clliérîve pas, mâ, vè l'autrâ, stasse que l'ètâi allumâïe, vaitcé, su lo galoppoi, que lâi avâi on belion betâ ein travè. Coumeincîve drâi vè lo potî et borâve lo tsemin. Coraillon ne fâ ne ion ne dou ; fâ onna boûna cambaïe ein lèveint bien hiaut lè piaute et pu via...

Mâ, vaitcé trâi potî pe lévè onna clliére et remé on belion ein travè. Coraillon ein ètâi tot ébahya. Relâive lè piaute ein faseint : « hop ! » et pu... de l'autro côté...

N'avâi pas fé ceint pî que revaitcé on belion. Coraillon lâi compregnâi pe rein. Mâ n'ètâi pas lo momeint de compreindre, l'ètâi lo momeint de châotâ... rran... et pu l'è bon.

Ein a zu à châotâ de clliâo belion. Cein que lâi avâi de courieu, l'è que lè z'avant ti met vè lè potî à clliére. Prâo su que l'ètâi po ne pas s'abotsî contro

Aprî on momeint, Coraillon lè recougnessâi du tôt liein clliâo belion. Adan sè mettâ à corre on bet po bin s'einbrèyî, et pu, quand l'arrevâve dè coûte, fasâi on saut quemet on dzouveno catétiuméno et sè trovâve de la part de lé.

Ne garanto pas, tot parâi, qu'on coup ne sè sâi pas assoupâ contro lo belion et que sè sâi pas èmorailli lo nâ.

Vâ ! vâ ! ein a fé de clliâo : « Hop ! » sta né quie. Et pu que l'a de dâi coup :

— Ein ant-te met de clliâo belion su clli galoppoi !

. . . . . .

Et po fini, vu vo dere oquie ! Mâ, n'allâ pas lo redzipettâ à Coraillon. Vo mè promette ?

— Oï !

— Eh bin ! lâi avâi pas mé de belion que su on lé. Cein que Coraillon l'avâi prâi po dâi belion l'ètâi rein que *l'ombro* dâi potî que la clliére fasâi travessâ lo trottoi !

Marc à Louis.

CHACUN PREND SON PLAISIR OU IL LE TROUVE

MA femme et moi, nous n'avons pas les mêmes goûts. Nous n'avons sur rien la même opinion.

Il suffit que je dise blanc pour qu'aussitôt elle dise noir.

Une incompatibilité d'humeur absolue nous sépare irrémédiablement. Mais nous n'en souffrons nullement et nous en avons pris depuis longtemps notre parti.

Moi j'aime la vie, la gaîté, les plaisirs, le bruit ; ma fidèle compagne aime tout le contraire.

Il m'est très agréable de sortir ; mais il suffit que je lui propose de venir voir une pièce comique au théâtre pour qu'elle exprime aussitôt le désir de rentrer dans sa coquille et pour qu'elle déclare :

— J'aime mieux rester chez nous, j'ai, du reste, la migraine.

Elle a toujours quelque chose, un malaise qui lui fronce le front et qui lui renfrogne le visage.

J'aime la bonne chère On me servirait à chaque repas un bœuf rôti, que je n'en ferais qu'une bouchée. Je ne suis pas musicien, je ne m'entends pas, comme elle, aux sonates et aux symphonies.

Ma femme ne boit que des infusions ; elle ne mange pas, elle grignote et encore, ça ne veut pas passer. Elle prend des pilules pour avoir de l'appétit et c'est le contraire qui arrive, les pilules lui chargent l'estomac. Elle prend des capsules pour digérer et c'est comme si elle ajoutait une barre de fer.

Enfin, chacun prend son plaisir où il le trouve, mais, elle et moi, nous ne le trouvons jamais à la même place.

Néanmoins, notre budget est partagé en deux parts égales: la sienne, la mienne.

Ce que je dépense en tabac, elle le dépense en pharmacie et elle n'a rien à me reprocher.

J'aime la pêche. Je suis allé faire l'année dernière une belle partie.

— Toi qui aimes la nature, lui dis-je, viens, tu verras là-bas des arbres, des plantes, des végétaux, des pierres, de la terre, de l'eau, du ciel, cela t'amusera; tu t'assiéras sur le bord de la rivière et tu la regarderas couler toute la journée.

Savez-vous ce qu'elle m'a répondu ?

— Avec les deux cents francs correspondants à ceux que tu dépenseras, j'irai chez le dentiste me faire aurifier quelques dents.

Quel agrément peut-elle trouver à se faire mettre de l'or dans la bouche ? Je ne l'ai jamais compris.

Je suis allé cette année au Tessin, pour faire comme tout le monde.

Le Tessin c'est le pays du soleil, le soleil c'est la santé.

J'ai donc passé mes vacances là-bas et j'avais invité Philomène à me suivre comme elle en a fait la promesse devant Monsieur Pettabosson.

Elle prétexta, pour refuser, que les voyages la fatiguaient et elle resta.

Du reste, j'aimais mieux cela.

A mon retour, elle me demanda seulement combien j'avais dépensé.

Je lui indiquai la somme en lui disant que la même somme était à sa disposition pour un plaisir personnel, celui qu'elle voudrait.

Je la vis aussitôt battre des mains joyeusement et elle s'écria :

— Je suis très heureuse que tu me remettes une aussi jolie poignée de billets.

— Tu vas faire un voyage à ton tour ?

— Non, je vais me faire opérer de l'appendicite.

Et elle se mit à sauter comme une petite folle.

LE PRIX D'UN HOMME

POUR rire un peu, car vraiment il y a de quoi.

Un médecin américain a prétendu que, si l'on évalue un homme au prix des substances constituant son corps, il ne vaut pas plus d'un dollar. Il estimait qu'un homme pesant 75 kilos ne fournit, en graisse, que de quoi fabriquer trois bougies, en eau à peine de quoi laver un drap, en fer de quoi fabriquer un clou de la grosseur du petit doigt, en chaux à peine de quoi badigeonner un petit poulailler et qu'avec le soufre que nous possédons on pourrait tout juste estourbir les puces d'un vieux chien de même que notre sucre ne permettrait que d'adoucir quelques tasses de thé.

Cette étrange statistique a scandalisé un chimiste italien, qui a refait, avec pas mal d'exagération, je crois, les calculs de l'*Américain* et en a tiré une autre statistique non moins cocasse. Il a ainsi reconnu que nous renfermons suffisamment d'hydrogène (7 kilos) pour, avec dix hommes gonfler un ballon analogue à ceux des jours de fête (comme précision c'est un peu vague), autant de carbone que 9000 crayons (soit 6 fois la hauteur de la Tour Eiffel), suffisamment de phosphore pour fabriquer 820.000 allumettes et qu'en réalité, nous contenons les substances de six clous, soixante bougies, et une vingtaine de cuillerées de sel marin.

Histoire sainte. — La gouvernante. — Je vous assure que la Bible dit que Salomon avait sept cents femmes !

— Mademoiselle, est-ce qu'il les avait toutes à la fois ?

L'enfant, qui a assisté dernièrement au mariage d'une de ses tantes: — Mais, mademoiselle, comment a-t-il pu toutes les faire entrer à l'église.

NOS CURIOSITÉS

TOUT récemment, il me prit envie, un soir, d'aller surprendre mon vieil ami Casimir Tenthorey. Je le trouvai en pantoufles et installé confortablement dans un moelleux fauteuil. L'excellent homme était occupé à feuilleter un opuscule dont le contenu devait être mirifique, car la face épanouie de mon ami reflétait la plus claire satisfaction.

— Alors, lui fis-je, que se passe-t-il d'heureux dans le monde ?

— Mon cher, me répondit-il d'un ton badin, notre canton est à l'honneur et, me voyant ouvrir de grands yeux, il poursuivit :

— Connais-tu Goumoëns-le-Jux ?

— Si je le connais ? Que penses-tu ! Je ne suis pas Vaudois pour des prunes Goumoëns-le-Jux est pour nous ce qu'est Bümpliz aux Bernois et Tarascon à tous les Tartarins.

— Eh bien ! écoute-moi. D'après les résultats du dernier recensement, je constate que dans notre canton déjà si riche en curiosités de tous genres, nous pouvons nous enorgueillir de posséder la plus petite commune de Suisse par le chiffre de sa population, car c'est précisément Goumoëns-le-Jux qui tient le record avec ses trente habitants répartis, je suppose, entre quatre ou cinq maisons tout au plus. Tu vois ça, le village de Goumoëns-le-Jux aux côtés de la ville de Zuriche, la commune la plus populeuse ? C'est comme Pat et Patachon, l'éléphant et la fourmi, le géant et le nain. Désormais, pour tout Suisse renseigné, ces deux localités seront indissolublement associées, car, dans notre pays, on n'est pas républicain-démocrate-égalitaire sans mettre sur le même piédestal la plus grande et la plus petite de nos communes politiques. Si Pompaples constitue à lui tout seul le milieu du monde — et il l'est, puisque nous l'affirmons, — il faut que Goumoëns-le-Jux fasse également fortune. Que serait-ce si l'on y créait des pensionnats pour jeunes filles et jeunes garçons des deux hémisphères, des hôtels pour les romanciers, pour les étoiles du cinéma, avides de sensations nouvelles, ainsi que pour les couples en voyage de noce à la recherche d'un paysage idyllique ? Chacun, cela paraît certain, voudrait y venir séjourner et saluer le syndic de 29 administrés, afin de pouvoir se vanter ensuite d'avoir vu, avec son potentat, la plus petite commune de la Suisse et peut-être du monde !

— Halte-là, Casimir, tu t'emballes ! Ne songes-tu pas qu'en y construisant des pensionnats, des hôtels, et en faisant de Goumoëns-le-Jux un nouveau Holywood cinématographique, tu augmenterais sensiblement la population de la commune qui perdrait du même coup tout ce qui fait sa renommée ?

— Non, non, je ne m'emballe point, répliqua Casimir Tenthorey. Tous ces caravansérails, nous les édifierions à proximité de Goumoëns-le-Jux, mais pas sur son territoire. Goumoëns-la-Ville ne demanderait pas mieux que de se muer en une véritable ville.

Puis, après avoir tordu le bout de sa moustache, Tenthorey ajouta :

— Vois-tu, il y a des localités qui sont prédestinées, par leur nom, à figurer dans les fastes de l'Histoire. Malgré ses eaux qui s'écoulent sur deux versants différents, Pompaples, déjà cité, n'eût, par exemple, jamais osé prétendre représenter le milieu du monde, s'il n'avait possédé un nom ronflant comme une trombone. Et, Goumoëns-le-Jux ne fut-il pas de tout temps aussi célèbre dans notre canton que n'importe laquelle de nos villes? Le nom savoureux de ce village allumait et allume encore l'imagination de nos gosses qui, dans leurs rêves, en font l'enseigne d'une immense fabrique de jus de réglisse. Les dames, elles-mêmes, n'extirpent plus de leur mémoire ce Goumoëns qu'elles se représentent aussi plein de jus doux que le fruit d'un ananas, tandis que les Parisiens en passage chez nous ânonnent, en se léchant les babines : « goût moins le jus », quel est le sens de cette expression drôle de banquet de province ?

Pendant que mon ami Casimir pérorait et chantait la gloire future de Goumoëns-le-Jux, je m'emparai de l'opuscule avec les chiffres du recensement, voulant m'assurer par mes propres yeux que nous possédions réellement une commune littiputienne de trente habitants ayant à sa tête un taupier, un conseil général, une municipalité et un syndic, sans parler des autres fonctionnaires supérieurs et inférieurs. Et, en moi-même, je me disais en comparant le peu d'importance de certaines de nos communes avec ce qui existe dans d'autres cantons :

— Il n'y a pas ! Si nous, Vaudois, avons été longtemps privés de la liberté de nous gouverner nous-mêmes, nous nous rattraperons largement et démontrerons ouvertement notre attachement aux principes régionalistes, en commençant déjà par les affaires communales.

Il faut croire que les petits cantons, tels les deux Rhodes appenzellois et Zoug, pour ne citer que ceux-ci, ont d'autres principes de gouvernement que les nôtres, car là-bas les plus petites communes possèdent respectivement 537, 1384 et 742 habitants. Chez nous, à part Goumoëns-le-Jux avec ses trente « âmes », nous avons encore Champmartin qui en compte 39, Envy 43, Romairon 48 et bien d'autres villages avec une population guère plus nombreuse.

Après avoir examiné ces chiffres, je fis remarquer à mon ami Casimir qu'il avait pleinement raison de croire à la vertu de certains noms de localités, puisque je dois avouer avec bon nombre de concitoyens que nous connaissons Goumoëns-le-Jux de vieille date à cause de son nom, tandis que jusqu'à maintenant nous ignorions tout de l'existence dans le pays d'un Champmartin, d'un Envy et, perdu dans le romarin, sans doute, d'un Romairon.

Ayant épluché les chiffres de tous les cantons, sauf de Fribourg, j'allais rendre l'opuscule à Casimir Tenthorey quand, dans les dernières localités à comparer, j'aperçois, après Coussiberlé — qui devrait se dénommer plutôt Coussiberlue, — j'aperçois, dis-je, la commune d'Illens, au cœur du pays fribourgeois, avec je vous le laisse deviner, une population totale de ..... sept habitants, adultes et enfants, tout compris ! Tenthorey, frappé tout à la fois au cœur et au cerveau par